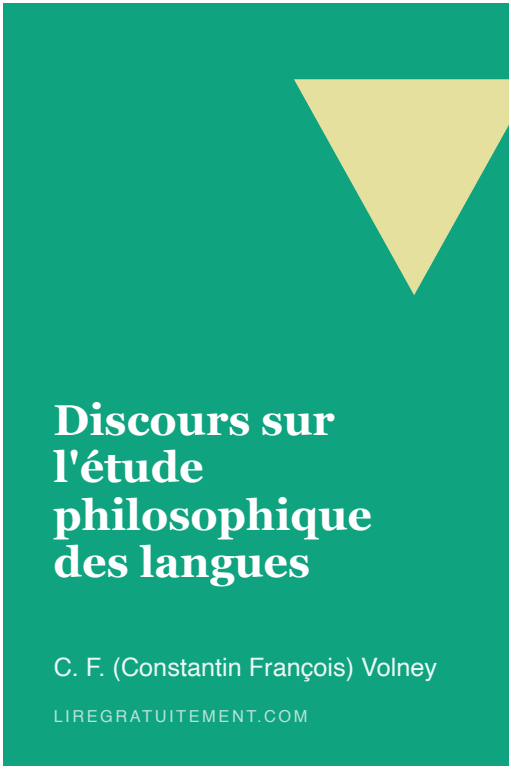


# Discours sur l'étude philosophique des langues

C. F. (Constantin François) Volney

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

# AVIS DE L'AUTEUR

JLi' Académie française a des se'ances de trois espèces qu'il ne faut pas confondre : chaque semaine, elle tient une séance à! office, consacrée à la rédaction du dictiormaire , objet spécial de son institution : chaque année, elle tient une séance publique où elle rend compte de ses travaux; enfin, depuis deux ans, le premier mardi de chaque mois elle tient une séance pm'e'e, que l'on pourrait appeler réunion de famille. En s'imposant librement celle-ci, avec l'agrément du gouvernement , l'Académie française a eu le double but de resserrer les liens de l'amilié entre ses membres, et d'exciter leur émulation réciproque par la communication confidentielle de leurs ouvrages, projetés ou exécutés : ces lectures, auxquelles les seuls membres de l'Institut sont admis, procurent h leurs auteurs des observations dictées par la bienveillance et le bon goût. De ces séances, sont déjà sorties, sur le sujet toujours profond de la grammaire, des idées

(V ) lumineuses et des fragmens d'histoire et de poésie d'un mérite éminent. A la séance d'octobre dernier, un académicien, dont le public a toujours accueilli les productions ingénieuses, termina la lecture d'une Dissertation sur l'origine , la formation j la variété, le progrès et le déclin des langues : les opinions se partagèrent sur certains points de sa théorie déjà indiquée dans une feuille du Moniteur , il y a quelques années; ce partage est devenu le motif du /JTé'.yfi/î/! discours.... Son auteur, conduit par ses études à d'autres résultats , a trouvé convenable de les exposer à son tour. Son travail préparé rapidement pour novembre,

n'a été lu que le premier mardi de décembre.... Les avis ont pu se partager aussi; mais le temps qui appartenait à une autre lecture, n'a pas permis d'entrer en discussion sur celle-ci... (^); c'est donc sur sa propre responsabilité qu'il publie aujourd'hui son opinion, à laquelle le principal intérêt qu'il attache est d'appeler l'attention des esprits méditatifs sur une branche de connaissances trop peu cultivée en France.

(*) Elle dura cinq quarts-d'heure.

## SCR

^ I*'". Noin'eautc de cette étude chez les modernes ignorance absolue des anciens à cet égard.

ESSIEURS ,

J'a p PE LLE étude philosophique des langues toute recherche impartiale tendant à connaître ce qui coucerne les langues en général -, à expliquer comment elles naissent et se forment ; comment elles s'accroissent, s'établissent, s'altèrent et périssent 5 à montrer leurs affinités ou leurs différences, leur filiation, l'origine même de cette admirable faculté de parler , c'est-à-dire , de manifester les idées de l'esprit par les sons de la bouche , sons qui à leur tour deviennent, à litre d'élémens, un sujet digne de méditation. L'un de nos confrères, pour qui nous professons tous des sentimens d'esiime et d'amitié, a déjà mérité nos

( 8 ) remercîmeus par le soin qu'il a pris de porter notre attention vers un sujet si intimement lié à nos fonctions de grammairiens français : M. Andrieux, en s'interrogeant sur la plupart des

questions que je viens de citer, nous en a fait sentir l'importance et l'étendue , en même temps que par le doute méthodique dont il a revêtu ses opinions et ses vues , il nous a indiqué combien ce sujet nous est encore neuf et difficile. Aujourd'hui, Messieurs, si je marche sur sa trace , c'est moins avec la prétention de vous apporter un surcroit d'instruction qu'un surcroît de preuves de notre inexpérience , permettezmoi de dire nationale^ et de notre infériorité, sur ces questions , relativement aux étrangers.

Eh! commentserions-nous avancés dans l'étude des langues, surtout dans l'étude philosophique , lorsque rien , dans notre éducation française, ne nous y prépare, lorsque, dans notre éducation littéraire et religieuse , divers préjugés y sèment des obstacles : nous nous vantons d'avoir eu pour maîtres les beaux esprits de Rome et de la Grèce 5 voyons-nous qu'aucun d'eux se soit occupé de l'étude des langues , sous les rapports étendus que je viens de citer? Trouvonsnous dans leurs éciùvains d'autre mention de langues et de langage que pour mépriser, sous le nom de Barbare , ce qui n'est pas romain ou grec ? L'encyclopédiste Pline l'ancien , nous instruit agréablement , sans doute , quand il nous dit que dans une ville de la Colchide , Rome entretenait ce«r. îrewfe interprètes pour répondre à cent trente peu-

(9) pies divers qui venaient y pratiquer un commerce déjà déclinant, puisque Pline ajoute qu'antérieurement ils venaient au nombre de trois cents. J'entends encore avec un vif intén't cet autour me dire , que dans ribérie , la Gaule , l'Italie , on avait compté les langues par centaines ; et je le conçois , quand je songe qu'avant les conquérans, chaque ville , chaque territoire nourrissait un peuple ennemi de son voisin , et séparé de lui en toutes choses-, mais de telles citations et autres semblables n'atteignent

point à nos questions : il y a plus , je ne me rappelle point avoir lu , en aucun auteur grec ou latin, la mention d'aucune grammaire étrangère composée par curiosité ou par motif de commerce ou d'instruction. Avonsnous même aucune grammaire grecque composée avant notre ère? Chez les Piomainsde la république, ce genre d'étude fut tardif ; Varrou seul le signale par son érudition et ses vues philosophiques.

§ II. Ecole grecque : systèmes établis avant les faits observés.

Chez les Grecs comme chez les Romains, on peut dire que l'étude du langage n'a eu qu'un but rhétorique, je veux dire l'art d'émouvoir les passions, art suscité par la nature du gouvernement de ces peuples long-temps resté plus ou moins démocratique : on ne peut le nier, ces peuples furent d'iiabiles artistes à cet égard-, mais sous le point de vue d'étude philosophique du langage , je ne crains pas do dire qu'ils sont restés presque aussi enfaus qujc les sauvages

de rAmérique du nord, les uns et les autres nous racontant gravement, sur l'autorité de leurs ancêtres, que l'art de parler fut inventé par les manitous , les génies et les dieux. Un peuple peut produire de grands peintres , de grands poètes , de grands orateurs , sans être avancé dans aucune science exacte: ces talens tiennent à l'art d'exprimer les sensations et les passions ; mais approfondir des connaissances métaphysiques telles que la formation des idées , et leur manifestation par le langage, cela est d'une toute autre difficulté. Je ne vois que Platon , cette abeille de toute science , ce poète de toute philosophie , qui montre en ce genre quelques aperçus dans son dialogue intitulé Kratile ; et cependant, après la lecture de ce morceau , on se trouve peu avancé dans la solution des deux questions proposées à Socrate : il est

même permis de dire que le résultat le plus clair est l'artificieux procédé du comj)ositeur , qui ayant posé la double question de savoir si le langage est né de la nature des choses , ou . de la convention des hommes , a déguisé son embarras sous les tergiversations de Socrate , qui raisonne tantôt pour et tantôt contre, et qui indique plutôt le faible que le fort de chaque opinion.

Aujourd'hui que par les progrès généraux de la civilisation humaine , et de toutes les connaissances physiqvies et morales , nous avons sous nos yeux plus de six cents vocabulaires de nations diverses, et plus de cent grammaires •, aujourd'hui que dans ces vocabulaires , nous voyons les objets des besoins les

plus simples et les plus naturels , exprimés par des noms totalement divers, les raisonmineiis de Platon deviennent bien peu de chose, et c'est aux faits que nous devons demander de l'instruction.

A côté des tàtonnemens systématiques , et des théories prématurées des anciens , je ne vois qu'un seul fait presque puéril en apparence, mais qui donne lieu à des inductions assez lumineuses : je veux parler de l'expérience imaginée par un roi d'Egypte , dans l'intention de découvrir la race d'hommes la plus ancienne. Cette expérience nous est racontée par un historien dont les anciens n'ont point su apprécier le mérite, mais dont la fidélité et l'instruction, constatées aujourd'hui par une élite de savans dans l'expédition française en|F>gypte, replacent l'autorité et le crédit au premier rang des témoignages anciens; voici ce que dit cet historien, qui est Hérodote :

§ III. Ecole égjplivnne .

« Le roi Psammélicus fit remettre deux enfans

:» nouveau-nés, pris au hasard, eutre les mains d'un

» berger, chargé de les élever au milieu de ses

» troupeaux royaux, avec l'injonction de ne jamais

)) proférer devant eux une seule parole , et de les

)) laisser constamment seuls dans une habitation sé-

» parée. Ce b'^rger devait leur amener des chèvres,

5> à de certains intervalles, les faire téter , et ne plus

» s'en occuper ensuite. Psamméticus , en prescri-

» vant ces diverses précautions , se proposait de con~ » naître, lorsque le temps des vagissemens du pre- » niier âge serait passé, dans quel langage ces en- )j fans commenceraient à s'exprimer. Les choses s'é- 1) tant exécutées comme il l'avait ordonné, il arriva -» qu'après deux ans écoulés, au moment où le berger, » qui s'était conformé aux instructions qu'il avait )> reçues , ouvrait la porte et se préparait à entrer, » les deux enfans, tendant les mains vers lui, se )) mirent à crier ensemble, bêkos. Le berger n'y fît » d'abord pas beaucoup d'attention -, mais , en réité- )) rant ses visites et ses observations, il remarqua que » les enfans répétaient toujours le même mot : il en M instruisit le roi, qui ordonna de les amener en sa )) présence. Psamméticus ayant ouï de leur bouche » le mot bêhos , fît rechercher si cette expression » avait un sens dans la langue de quelque peuple \ il » apprit que les Phrygiens s'en servaient pour dire » du pain. Les Egyptiens, après avoir pesé les consé- )) quences de cette expérience, consentirent à re- )) garder les Phrygiens comme d'une race plus an- » cienne qu'eux. »

Raisonnons sur ce fait : des savans d'Egypte veulent, par l'entremise de leur roi, savoir quelle est la langue naturelle de l'homme ^ quelle langue il parle avant d'avoir eu aucun maître , et reçu ou fait aucune convention ?

Ils ont donc cru, ces savans , qu'il y a une langue naturelle, un langage inné, un instinct de parler comme un instinct de manger et démarcher. Si leur

( ^3 ) opinion était vraie, toute langue originale, toute langue (le peuple sauvage devrait être la même ] tout individu égaré dans les forêts de Hanovre et de Champagne , comme nous en avons vu, devrait dire bck ^ or, nous ne voyons rien de semblable.

Nos savans de Psammétique ont cru que deux cnfans séquestrés parleraient sans maître ^ ils n'ont donc pas cru le langage né des conventions de l'état social. Mais que serait, à quoi servirait une langue sans la société ?

Les deux enfans ont prononcé un premier mot ^ ce mot , vous le sentez , n'a pas été précisément le grec bék-os : l'historien s'est plié au génie de sa langue, à l'intolérante habitude de sa nation , qui veut toujours ajouter ses finales harmonieuses à la roideur des mots barbares. Les enfans ont dit bêk: les savans égyptiens ont supposé que ce mot était de pure invention ; mais vous , Messieurs , qui calculez toutes les circonstances de cette épreuve, vous n'oubliez pas que ces enfans ont chaque jour entendu le cri de deux chèvres , et vous sentez qu'ils n'ont fait qu'imiter ce cri : cette imitation est une chose naturelle , et ici nous voyons l'onomatopée se montrer comme moyen premier du langage. Ces petites machines nerveuses ont répété le cri qui les frappait , et qui

s'étant lié à l'action de l'animal dont elles tiraient leur subsistance, est devenu l'indice de leurs besoins, de leur désir de boire et de manger ] par cette liaisou , la convention s'est établie entre les deux enfans et le berger ou tout autre être humain , même

entre les enfans et la chèvre ; et comme nous savons que la chèvre sent elle-même ce langage , nous y voyons la preuve que les animaux même y participent dans la proportion de leurs facultés.

En vérité , c'est un sujet d'étonnement que de voir les savans de Psamméticus , sourds et aveugles à de tels indices,- mais en même temps, c'est pour nous une nouvelle preuve, que quand notre esprit est imhu d'un préjugé, il perd la faculté de voir tout ce qui est hors de sa ligne ; ce sont les yeux d'un malade de la jaunisse , qui ne peut voir les objets que jaunes ; pourrions-nous bien répondre de notre santé à nous-mêmes , sur un nombre de sujets?

Nos Égyptiens s'enquièrent chez quel peupl* existe le mot bêk j le hasard veut que dans la langue phrygienne il signifie pain, et les voilà qui concluent qu'il y a liaison intime, affinité naturelle entre le mot bêk et la substance pain : quelle misérable logique ! D'abord le mot bék a pu exister en d'autres langues; les Egyptiens en ont-ils fait la recherche chez les Chinois , les Tartares , les Indous , les Celtes , même chez leurs voisins Arabico-Phéniciens? nous le trouverions, s'il était nécessaire, certainement avec d'autres sens. Mais en outre , comment ont-ils pu supposer un mot «a^u/e/, pour un objet qui ne l'est pas, qui est objet d'art, inventé tardivement, pour une opération très-compliquée, puisqu'il a fallu semer du froment, le recueillir , le battre, le moudi'e , le pétrir, le lever, le cuire

( ï5) pour en faire dn pain; ensuite, comment sur un seul mot fonder une opinion généralisée? comment n'avoir pas continué l'expérience pour en voir le développement , et surtout la solution de la grande difficulté, celle de la construction grammaticale? Qui pourra nier qu'à cette époque tous ces savans n'aient été de grands enfans dans l'art des expériences , dans l'étude de la nature , dans la science subtile de l'idéologie ?

Prenons acte de ce fait , pour apprécier les connaissances métaphysiques de l'ancien monde connu à celte époque ; nous pouvons croire que les Druides et les Brahmanes n'étaient pas plus avancés.

C'était vers l'an 648 , Thaïes venait de naître -, moins de deux siècles après , l'an 4^0 ? Hérodote était en Egjpte , où il recevait cette anecdote consignée dans des mémoires historiques : il la racontait , quatorze ans plus tard, à la multitude des Grecs assemblés dans le Cirque Olympique fvers 44^) '•> qnarante-six ans plus tard (vers l'an 4^^) > Platon qui avait voyagé et séjourné en Egypte , et qui connaissait le livre d'Hérodote , professait dans son dialogvie de Kratile l'opinion des savans égyptiens. Ne devient-il pas très-probable que Platon , ici , comme sur tant d'autres points , n'a été que l'écho des métaphysiciens d'Egypte ?

Aristote , qui suivit Platon , et qui lui est supérieur en toute branche de science positive , n'est pas plus avancé ici ; dira-t-on qu'il a implicitement résolu celle de la formation du langage par son axiome

( i6) profond et célèbre , Jiiliil est in intellectu quod non prias fuerit in sensu ( rien n'est dans l'entendement qui n'ait d'abord été dans la sensation)? Sans doute, la conséquence est bien que

l'homme senl-a pu inventer les signes de ses idées -, qu'aucun agent extérieur n'a pu lui souffler ou suggérer ces signes quand leurs modèles n'existaient pas; qu'en un mot le langage est le fruit de son organisation physique, et de ses conventions artificielles et sociales. Mais quand on voit combien peu Aristote lui-même a su tirer parti de son grand principe métaphysique , on ne peut nier que les conséquences n'en soient restées bien occultes, jusqu'à ce que Locke , il y a cent trente ans seulement , soit venu les mettre en une évidence qui a paru une création \ encore est-il vrai que malgré qu'après lui l'esprit lumineux des Condillac et des Tracy ait de plus en plus éclairci le problème , il n'a point encoi^e reçu tous les développemens qu'il requiert.

L'école d'Alexandrie , qui fut le plus heureux fruit des conquêtes d'Alexandre, dut produire des recherches et des raisonnemens sur nos questions \ mais on a droit de penser qu'elle ne fut que l'écho du passé.

§ IV. École juive.

A côté de cette école, je ne dirai pas naquit, je dis sortit de son obscurité l'école juive , qui , loin d'offrir rien de nouveau , ne fit que reproduire des doctrines surannées. En effet , lorsque la cosmogo-

( ^7 ) nie juive nous parle d'un premier couple humain , créé par Dieu , ou par les dieux , elle nous présente d'une manière seulement diflïerenie ce que disent la plupart des autres cosmogonies -, et lorsqu'elle ajoute que le premier homme donna des noms propres à tous les oiseaux du ciel , à tous les animaux de la terre ; comme plusieurs de ces noms , eu langue hébraïque , sont caractéristiques de leurs facultés ou actions et propriétés , c'est-

à-dire , de leur nature , il s'ensuit que l'auteur, ou les auteurs de cette cosmogonie , ont été dans l'opinion égyptienne que nous venons de voir, et à laquelle les idées innées de Platon ont dû donner une nouvelle force. Celte induction en acquiert elle-même , quand les Juifs nous attestent que les sciences égyptiennes ont été la souche des leurs.

Je n'aperçois pas une semblable analogie à un autre fait qu'ils nous citent, relatif encore à la question des langues , je veux dire , celui de leur confusion à l'occasion de la tour de Babel , c'est-à-dire, de la pyramide de Babylone, qui fut l'observatoire astronomique des prêtres chaldéens , cité par tous les historiens , comme existant depuis un temps immémorial. Il m'est d'autant plus nécessaire d'exposer ici le propre texte , Messieurs , que par un cas étrange , vous allez voir qu'il se trouve ne pas porter le seus qu'on lui a donné jusqu'à ce jour.

<c Toute la terre avait une seule lè^re (c'est-à- » dire , un seul langage , et un seul parler ou dis- » cours) , et des hommes partis de l'Orient, s'établi-

( t8 ) » rent dans la vallée de Sennar, et ils se dirent : Pé- )) tiissons de la terre , cuisons des briques ; et la )) brique leur devint pierre , la boue , mortier -, et » ils se dirent : Bàtissons-nous une ville et une tour » dont la tête soit dans le ciel : faisons-nous un nom » ou un signal ( le mot hébreu a les deux sens ) , » afin que nous ne soyons pas dispersés sur la » terre : et Dieu descendit pour voir cette tour, » et il dit : Ce peuple n'a qu'une lèvre ou langue: » rien ne les empêchera d'exécuter leur pensée M (leur projet) : descendons, et confondons leur » lèvre ; qu'ils ne s'entendent plus l'un l'autre, et » Dieu les dispersa ainsi , et ils cessèrent de bâtir » leur ville... »

Voilà, Messieurs, le texte littéral : il veut quelques observations grammaticales ; d'abord , le mol hébreu traduit, la terre (^/,ç , en arabe ^r^^) n'a pas rigoureusement le sens que les interprètes lui donnent^ ils avouent que les Hébreux n'ont eu aucune idée de la terre globe; que ce peuple a cru confusément qu'elle était une grande île portée sur l'eau, sans savoir sur quoi portait l'eau j que ce peuple parfaitement ignorant en toutes choses physiques(i), ne connaissait rien à trois cents lieues au-delà de ses frontières , etc. La vérité est que dans la langue hébraïque , le mot terre est habituellement pris pc)ur pays , lequel n'a point de terme propre ,• partout on lit , la 167 re de Juda, la terre d'Israël , la

(i) Voyez les commetitaire? de dûm Càlmet.

( ^9) ierre de Caoaan , la fer/ed'Égypic , la terre de Sennar, ce qui ne signifie que y^û^'i,- or, Ton n'a aucun droit de disliugucr en français ou en latin , ce que l'original ne distingue pas : et si l'on veut raisonner par probabilités naturellts , on ouvre la porte à un genre de discussions que les interprètes entendent rejeter à leur gré.

Secondement, les interprètes et la vulgate qui les guide , ont traduit : « Faisons-nous un nom , une » renommée , afin cjue nous ne soyons pas disper- » ses. » Entre les deux membres de cette phrase, il n'y aaucuneanalogie. Je traduis avec le savant Vossiua, faisons-nous un signal, ce ({ui est un des sens reconnus du mot hébreu (5//e/«) : là, il y analogie; un signal élevé, visible de loin , est propre à empêcher la dispersion. Serai-je hérétique pour ces observations? Je pourrais en faire encore une sur ces mots : Dieu descendit, et de suite il est dit : descendons. Si je né comprends pas ce surcroit de descente, Tune au singulier, et

l'autre au pluriel, serai-je traduit devant un jury anglais ? J'arrive au fond de la question.

Le narrateur dit que toute la ten^e ou contrée n'avait qu'une langue : il ne la spécifie pas cette langue. Quelqu'un a-t-il le droit de décréter que ce fut l'hébraïque ? il me semble que non -, d'abord parce que le texte lui - même ne le spécifie pas ; 2° parce que dans l'histoire d'Abraham , ce père de la lace hébraïque , lorsque le texte dit qu'il naquit dans la terre de ^Se/^/^a^(bien connue pour être un pays syrien ), qu'ensuite son père l'emmena dans le pays

de Harran ( également syrien ) , ce texte donne droit de penser que la langue nationale de la famille d'Abraham fut le syrien ou syriaque , dont , au temps de Jacob et de Laban , l'existence formelle nous est attestée , et se continue sans interruption jusqu'à des époques postérieures et certaines ; 3° enfin , parce que l'on peut démontrer historiquement et grammaticalement que l'hébreu n'est qu'un dialecte phénicien formé depuis Abraham , par l'incorporation que lui et ses descendans ne cessèrent de faire à leur naissante et faible tribu, des naturels du pays où ils s'établirent.

Je ne prétends point contester aux interprètes, que les constructeurs de la tour de Babylone aient tout-à-coup oublié leur langue \ je ne me fais pas juge des possibilités naturelles : une langue peut s'oublier par un mal subit de cerveau \ mais décréter , comme le font nos infaillibles , que ces constructeurs parlèrent tout-à-(;oup des langues nouvelles , c'est ce que je nierais dans un concile , parce que le texte m'y autorise par son silence; il dit nuement : Confondons leur langage , afin quils ne s'entendent plus l'un Vautre ; or , ceci ne dit pas du tout qu'ils par-

lèrent d'autres langues, mais seulement qu'ils cessèrent de se comprendre -, et ils purent cesser par défaut de prononciation , par bredouillage , par confusion de termes , par emploi involontaire d'un mot pour l'autre; enfin, d'une manière que l'on n'a ni l'obligation , ni le droit de spécifier j ils ne s'entendirent plus , voilà tout.

Aotnellement , Messieurs , apprécier l'extrême légèreté , la préoccupation aveugle de tant de docteurs qui ont voulu , qui veulent encore (jue cet événement soit la source où il faut chercher l'origine des innombrables langues qu'a parlées et que parle l'espèce humaine. Lesquels des savans de Psamniiticusou des nôtres sont les plus aveugles , les plus entêtés des préjugés?

Si je trouve à l'ancienne doctrine juive, sur le langage naturel , une analogie , et presqu'une origine profane , je n'assurerai pas que j'en trouve une semblable au récit historique que je viens de vous présenter ; néanmoins , vous me permettrez une citation qui est du moins singulière ; elle m'est fournie par les historiens de cette même ville de Babylone, dans uu récit que nous a transmis Diodore de Sicile.

« Après la mort de Ninus , fondateur de l'empire î) assyrien , sa femme , Sémiramis , compagne et )> rivale de sa gloire , voulut , par des actions éton- » nantes, surpasser son mari. Ninus avait employé )) plusieurs années à bâtir une ville , immense à la » vérité , mais qui, placée en pays montueux, sur » un fleuve rebelle ( le Tygre), n'était qu'une grande » et inerte bourgade. Séiniramis voulut construire » une cité commerciale et militaire , qui fût à la » fois l'entrepôt des marchandises de l'Inde et de )) la basse Asie , le boulevard d'un pays riche par » lui-même, l'asile d'une population nombreuse » contre l'invasion de l'ennemi ,

l'épouvautail des » Arabes du désert , et en même temps le marché

» nécessaire et opulent qui les attirai en temp» » de paix : en un mot , Sémiramis traça le plaw » de Babylone ; ce fut un carré de douze mille )> mètres , ou trois lieues de longueur sur chaque » côté , flanqué d'un mur de soixante-quinze pieds » de hauteur, etc. Sémiramis projetant déjà d'autres )» grandes entreprises , statua que celle-ci ne dure- )) rait qu'un an ; pour cet oflTet , elle leva une » corvée de deux millions d'hommes, pris dans la )) population bigarrée de son vaste empire , depuis » les sources de l'Indus jusqu'à l'Euxin ( ou mer » noire), et depuis le Caucase jusqu'à l'Arabie heu- » reuse. Qu'on se figure la sensation, la ri^meur 5) que dut causer le spectacle d'une telle multitude >i diverse de costumes , de mœurs , et surtout de » langages ou de dialectes dont le nombre a pu » passer quatre-vingts ou cent! Qu'on voye cette mul- » litude , jetée confusément , distribuée militaire- » ment sur ses ateliers , occupée principalement à » fabriquer l'incroyable quantité de briques qu'exi- » gèrent de telles murailles , et des quais propor- » tionnés sur l'Euphraie , et un pont , et deux châ- I) tcaux forts ; enfin , une pyramide appelée tour » par les gens du pays , c'est-à-dire , par les Ara- » bes chaldéens , dont le dialecte , comme l'hébreu M et le syrien , n'a que le mot towr pour exprimer )) tout édifice saillant et élevé (i). Cette tour, en-

Ci) Tour, en arabe et en he'breu bourJj et bourg; d'où viennent Tallemand et l'anglais, burg, borough, et le français, bourgs

M core subsistante au temps d'Hérodote, et qui, sur

)) trois cent sejyt pieds de base , et autant d'élé-

» vatiou , dut être un objet si Irappanl dans une
» plaine rase , ne fut pas un stérile monument
» connue ceux d'Kgypte : ce fut un niagnilique et
» utile cadeau que l'habile Séiniraniis fit aux prêtres
» du pays , les clialdéens , pour leur servir d'ob-
» servatoire astronomique , et favoriser de plus en
» plus rélude d'une science qui les avait rendus cé-
» lèbrtîs au dehors, et pu'ssans au dedans, sur l'es-
)) prit d'un pcu})hi conquis que celte reine voulait
» apprivoiser. Qu'on juge de T'étonnement de ce
» peuple ignorant et superstitieux, ne connaissant
» que sa langue aralx; et (jiie le désert qui eutou-
» rait son île. Supposons que deux ou trois cents
)) ans après on eût demandé à de tels gens pourquoi
» et comment avait été bâtie celte montagne : il me
» semble entendre ces Arabes répondre :
» Aux temps anciens, il vint du côté delà Perse
)) ( qui est l'Orient ) des hommes puissans à qui
» il prit fantaisie d'élever celle tour; ils voulaient,
)» dit-on , monter au ciel , et cela pour regarder nos

» dieux (c'est-à-dire les astres, dieux du temps et

1) du pays ) -, mais la confusion se mit dans leur lan-

)) gage , par un pouvoir divin , ei ils furent obligés

» de se disperser (comme firent les ouvriers de Sé-

» miramis)-, en mémoire de cet événement, cette

par' la raison que les toura ou clochers ont toujours été le signai d^in lieu habité.

» ville a gardé chez nous le nom de Bahul , c'est- » à-dire confusion (i). »

Entre ce récit et celui des juifs , je conviens que plusieurs circonstances diffèrent , et surtout que des objections chronologiques peuvent être suscitées contre l'identité •, mais en traitant mon sujet didactique, et sec par lui-même , en traversant les plaines arides du vieil Orient, j'ai pensé. Messieurs, que vous me permettriez de cueillir une fleur historique pour vous l'offrir en délassement.

§ V. Ecole chrétienne.

Du sein de l'école juive sortit l'école chrétienne ; pendantle premier siècle, ses disciples tous illettrés , tous de la classe du peuple , uniquement livrés à la morale pratique , négligèrent ou repoussèrent , comme futilité , toute étude qui n'eût pas pour but d'obtenir l'autre vie. Dans le second et troisième siècle, des hommes lettrés, convertis aux idées nouvelles , y joignirent celles de leur éducation , c'est presque dire celles de Platon , alors dominantes : il ne put manquer de naître bientôt des dissentimens sur toute question abstraite -, mais parce que l'essence du sys-

tème naissant était la charité fraternelle, l'égalité des droits, la communauté des biens, tout ce qui n'attaqua point ces bases fut laissé au libre ar-

(i) Babil, en français, est bien analogue : et, en égyptien, le mot barbar on Iciber, pour désigner Thomme e'tranger, semble n'être» que Fëquivalent de babul, comme signe d'an bredouillage qu on ne comprend pas.

î}itre ; on put disserter sur le langage d'Adam , savoir s'il fut hébreu ou syriaque ; sur la manière dont il put donner des noms aux animaux saus les connaître ; sur la confusion du langage , sur la prétendue naissance des langues , dont quelques docteurs voulurent compter soixante-douze , quand d'autres les réduisaient à quatre , qu ils nommaient langues mères , etc.

Un évèque , père de TF^glise , put nier cette confusion, comme cause, et l'admettre seulement comme conséquence de la dispersion, sans en être moins reconnu pour un saint. (Grégoire de Nysse. )

Cet état de liberté dura jusqu'au commencement du quatrième siècle \ alors se fit une véritable révolution dans la société chrétienne , et cela par suite des décreis de l'assemblée de Nicée, qui introduisant dans le régime des fidèles la hiérarchie civile et presque militaire de X empereur gréco-romain , changea la démocratie de l'Eglise primitive en une oligarchie sacerdotale rapidement devenue despotique. Dès-lors , il ne fut plus permis d'établir des raisonnemens sans l'approbation des supérieurs sur' s'eillans (epi-scopoi) -, comme toute opinion devint affaire de parti , il devint dangereux ou inutile de suivre toute élude opposée ou étrangère aux passions ou aux volontés des puissans : tout

emploi de la raison humaine fut un acte d'indépendance vis-à-vis des docteurs qui se constituèrent interprètes de Dieu \ qui se firent presque dieux parlans. Tout ce que nous appelons idéologie , étude raison-

nable de rentendement humain , fut décrédité an point, que je pourrais citer des sentences d'év«"que5 qui ont interdit l'étude de la grammaire : elles me seraient fournies par un de nos savans confrères à qui je dois ma remarque.

On peut dire que cette léthargie de l'esprit humain n'a cessé qu'au seizième siècle , et cela , par le concours de plusieurs circonstances 5 par la prise de Constantinople ( i453), qui tout-à-coup jeta en Europe une quantité de livres et d'hommes savans 5 par le désir que firent naître ces livres de multiplier leurs copies ; par la naissance de l'imprimerie, qui étendit rapidement l'instiuciion ou le moyen de l'acquérir; enfin , par l'insurrection de l'Allemagne contre la théocratie italienne , d'où sont nées des libertés de tout genre , qui chaque jour ont tendu à développer le bon sens naturel et la raison de l'homme.

Parmi les études qui se ranimèrent , celle des langues fut une des premières , à raison du besoin d'entendre et d'interpréter les livres anciens. Les esprits curieux ne tardèrent pas d'établir des comparaisons rendues plus piquantes par leur nouveauté. Le premier essai connu en ce genre , fut un vocabulaire que l'Italien PIgafetta fit imprimer vers i536 , contenant un recueil de mots de divers peuples chez qui il avait voyagé. Deux travaux plus réguliers, plus importans , le suivirent; l'un de Guillaume Posiel , né Français , qui , à la date de i536, publia en langue latine, à Paris, son livre

(^^7 ) intitule', Lingunrum XII, charade ribus diffoienliuni , alphaheli introduclio ne logendi niodus facillùnu.s ^ avec une dissertation sur rorîgine et t antiquité de rhcbreii, et une comparaison des langues orientales entre elles, et avec le latin et le français : l'autre^ de Tcseo Anihrogio , né à Pavie, où il fit imprimer aussi en latin , en iSig, son Introduction aux langues chaldaïque , syriaque , arménienne, et ses remarques sur dix autres langues. Ces deux productions ont le mérite de présenter les essais ou tâtonnemens de l'art en tout genre. Ambrogio avait eu pour maîtres des moines syriens, ar-mcniens, habissins , appelés à Rome par les largesses des papes : Postel avait voyagé au Levant aux frais du roi de France^ ceci donne un mérite particulier à leur méthode de prononciation. Dix ans plus tard ( i548), le flollandais Théodore Buchmami, qui a grécisé son nom en celui de Bihliander , mit au jour son livre intitulé, De Ratione comniuni omnium linguarum, etc., où il prétendit expliquer leurs principes communs parles exemples de looude 12 : il faut lui savoir gré d'avoir excité l'émulation de ses successeurs , en leur ayant présenté le premier essai du Pater noster^ traduit ou écrit en quatorze langues.

Il serait trop lonc» de citer en détail tous les ouvrages accumulés depuis lui sur cette matière ; il me suffira d'indiquer les principaux qui suivent :

En if>58, le livre de Conrad Gesner, intitulé Mithridales , seu de differ^entiis linguanini ;

En i58o, le traite de Jean Gorop Bokan, intitulé, Hermathena^ ou Mercure et Mine'xe;

En 1692 et 1593, Spécimen 4» diversariim linguarum et dialeciorum , de Jérôme Mejeser , avec le Pater noster en cinquante langues;

En 1610, le fragment de Scaliger de Europeorum lin^uis ;

En 16 1 3 , le Trésor de l'Histoire des langues , par Duret;

En 1616, l'Harmonie étymologique des langues , par Etienne Guichart \

En 166^, les Prolégomènes de Waltoii , auteur de la célèbre Polyglotte;

En 1679, Y Atlandca de Olaûs Rudbck , en même temps que le jésuite Kirker publiait Aa Tour de Babel.

En 1697, le Glossarium universale kebraïcum , de Thomassin ;

En 1703, le Pater noster en plus de cent langues, par l'Anglais Muller-,

En 1 7 1 5 , le même Pater , par Chamberlayne , encore plus étendu et plus correct.

A cette époque, l'on avait déjà beaucoup fait pour l'érudition -, beaucoup de matériaux étaient rassemblés pour le raisonnement : presqu'aucun pas n'était fait encore vers la connaissance de la vérité, parce qu'aucun pas n'avait été dirigé par un sens droit, libre de préjugé. Tous les écrivains que j'ai cités, et leurs semblables que j'ai omis, étaient partis de deux faits principaux, considérés comme indubitables , savoir : qu'un premier bomme appelé

( 29) Adam, avait naturellement, ou miraculeusement parlé la langue hébraïque i et en second lieu, qu'un événement, appelé la confusion de Babel, avait subitement introduit dans le monde une foule de langues, d'où procédaient toutes les diversités que nous voyons. L<s efforts des savans n'avaient tendu qu'à mieux démontrer l'un et l'autre fait par des élyrnologies dont l'abus était d'autant plus grand , que trèssouvent la vraie prononciation des mots était dénaturée.

En voyant cette unanimité de tant de docteurs, qui ne croirait que réellement leurs opinions avaient des bases positives? Ici se montre un nouvel exemple de l'aveuglement invincible que causent les préjugés de l'éducation , rivés par une autorité coercitive. \'ous venez de voir, Messieurs, qu'au sujet de la confusion et de la dispersion, le texte original ne disait point ce qu'on lui faisait dire sur l'apparition de langues nouvelles ; eh bien , en scrutant le texte relatif au langage d'Adam, vous allez voir qu'il n'autorise pas mieux l'idée que ce langage ait été l'idiome hébraïque. Voici ce texte très-littéral 5 Genèse, chap. 2, vers. 6 :

« Et Dieu forma l'homme de la poussière de la » terre ; il souffla sur sa face un souffle de vie , et » l'homme devint une ame vivante \ » puis , même chap. , vers. 26 : « Et Dieu forma de la terre, toute » bête des champs, tout volatile du ciel, et il les î) amena à l'homme , pour voir comme il les » uomiuerait ^ et tout ce que l'homme nomma est

(30) )) le nom de celle ame vivante -, et l'homme donna » des noms à tout gros animal , et à tout volaille » du ciel , et à toute bête des champs. »

Rien autre que ces passages n'est relatif au langage d'Adam ; l'on ne saurait me citer aucune autre phrase qui y ait trait. Or, il (îst évident que ce texte ne décide point qu'Adam ait donné des noms en langue hébraïque : aucune autorité n'a le droit de voir ici plus qu'il ne s'y trouve : diia-t-on que cela est probable , que cela est conforme au raisonnement, naturel? j'accepterai l'arbitrage des probabilités et de la raison naturelle , si l'on veut l'établir constant j mais par ces UKjyensmème, je prouverais que ce put, que ce dut être plutôt en langue syriaque. Toute dispute à part, je m'en tiens au texte; rien n'y est spécifié ; les assertions des savans ne sont que des hypothèses , et les interprètes ont posé en principe ce qui est en problème , aussi ne peuvent-ils s'accorder entre eux.

§ VI. École ])hilosop}iiqiie. Observation des faits , établie comme préliminaire indispensable à toute théorie.

Ce ne fut que vere 1710 , qu'un homme d'un esprit simple et droit, sortant de la l'oute commune , émit les premières idées judicieuses sur la manière de poser la question de l'étude des langues ; cet homme fut Guillaume Leibnitz. En lisant dans les mélanges de Berlin sa dissertation ou méditation

$ur les origines des peuples, déduites principaictnentdes indices de leurs langues , on voit (ju'il n\;.sa lieurtei- Je front des prt'jui^és qui ont pour logi(jut' ordinaire le sabr»; ou le lison. Il prend un fircuil ingénieux, niais eflicace, pour arriver à son but; sa doctrine peut se résumer dans les articles suivans :

« L'élude des langues ne doit pas être conduite M par d'autres principes que ceux des autres scien- » ces exactes. Pour({uoi commencer par l'inconnu 1) afin d'arriver au connu? Le bon sens

n'indique- » t-il pas d'étudier d'abord les langues modernes « qui nous sont palpables, afin de les comparer i( l'une à l'autre , de constater leurs dillerences ou » leurs aflinités, et de passer ensuite aux langues )) qui les ont précédées dans les siècles antérieurs, » afin de rendre sensibles leur filiation, leur origine, » et par ce moyen remonter d'écbelou eu échelon aux » langues les plus anciennes dont l'analyse devra » fournir les seules conclusions que nous puissions M nous permettre ? »

L'on voit que Leibnitz proposa aux juges d'un grand procès, de ne pas prononcer sans avoir examiné les pièces ; il est des temps où le cœur passionné rejetterait même cette évidence ; à son époque , on se lassait de disputes ténébreuses : ce rayon produisit un effet conciliant. L'idée de Leibnitz est devenue le guide des recherches philologiques qui se sont multipliées dans le dix-huitième siècle 5 des voyageurs de toute nation , des missionnaires de toute secte , ont rivalisé à recueillir des gram-

maires et des vocabulaires. Les savans d'Europe ont pu comparer une foule d'idiomes des tribus sauvages d'Amérique , d'Afrique , de Tartarie , et des îles de l'Océan. Il restait à mettre en ordre tous ces matériaux ,• la fin du siècle dernier, et le commencement de celui-ci , ont vu en moins de trente ans, trois grandes tentatives de celte opération, aussi honorables pour leurs auteurs qu'instructives pour leur auditoire (i).

La première fut celle dont l'impératrice Catherine II traça de sa propre main le plan, en 1784. Par ses ordres , le professeur Pallas fit paraîti'e, dès 1786, le célèbre ouvrage écrit en langue russe, ayant pour titre f^ocahulaire de toutes les langues du inonde , au nombre d'environ deux cents : j'ai rendu compte de ce livre à l'Académie Celtique , en 180G j je n'en connaissais que

deux volumes in-4° 5 j'ai appris depuis , qu'un troisième avait paru, mais n'avait été distribué qu'à un nombre assez linuté de personnes ; j'ai fait voir, dans l'exécution de cet ouvrage, plusieurs défauts assez graves, nés sans doute de la précipitation du travail , puisque les deux premiers volumes recueillis jusqu'en Italie , furent imprimés en deux ans -, cela ne l'empêche pas d'être un des plus beaux présens faits à la philosophie par un gouvernement.

La seconde tentative a été le livre de l'abbé don

(r) Je ne parle point de celle de Court de Cebclin, qui appartient plutôt aux l'omaas qu'à la science.

Lorenzo Heivàs, intitulé : Catalogue des langues des nations connues , dénombrées et classées selon la diversité de leurs idiomes et dialectes , etc. L'ouvrage, écrit en espagnol, est en six volumes in-8", dont le premier est daté de Madrid, Tan 1800; et le sixième, Madrid, l'an 1806.

Vous rendre , Messieurs , un compte détaillé de cette composition étendue et compliquée , eût exigé plus de temps que vous ne pouvez m'en accorder. Je me bornerai à vous dire ({ue l'auteur favorisé de beaucoup de moyens de tortime et de crédit ; usant de tous les secours littéraires que lui procurèrent Rome et l'Italie pendant vingt-cinq ans de séjour 5 trouvant sous sa main la plupart des livres imprimés en son genre d'étude \ jouissant des matériaux accumulés à la propagande par des missionnaires de toute robe , ainsi que des Mémoires recueillis par les jésuites dans les quatre parties du monde , n'a pu manquer d'acquérir des notions plus justes , plus étendues qu'aucun de ses prédéces-

seurs, principalement sur ce qui concerne les élémens grammaticaux , les affinités , les différences des langues

, modernes.

Quant aux langues anciennes , et surtout quant

j aux filiations et aux origines en général, il n'a pu se garantir des préjugés que lui imposaient et son

1 éducation et sa robe , et le respect de l'évêque de

'i Rome , et la terreur de l'inquisition ; il n'a pas douté un instant que la confusion de Babel n'ait produit la diversité des langues . et qu'il ne faille rc»

prendre l'origine des principales dans la personne da quelque enfant ou petil-enfant de jNoé , encore qu'il soit théologiquenient impossible de prouver par les textes , hébreu ou grec , la présence d'aucun Uiembre de cette famille à l'évcnenient cite : et encore qu'il soit permis par le ge'nie ou caractère de la langue hébraïque et de ses analogues , de regarder comme des noms- collectifs de peuples et de pays, les noms qu'il a plu à des interprètes supcificiels d'établir comme des noms d'individus. Ce piéjugé d'Hervas , dont je pense avoir bien démontré l'erreur, l'a jeté dans beaucoup de conclusions fausses, et l'on ne doit le lire qu'avec la défiance due aux opinions systématiques ; cela n'eufpê( lie pas de regretter qu'un tel livre, si rapproché de nous par son idiome espagnol , n'ait pas été traduit , ou du moins largement extrait par quelque bon esprit français.

La troisième tentative a été l'ouvrage allemand , intitulé : « Mithridates ou Science générale des y> langues^ avec le Paler noster, traduit en plus » de cinq cents idiomes ou dialectes , par

Ade- M lung, conseiller aulique, et bibliothécaire de l'élec- » teur de Saxe. » Le premier volume de cet ouvrage in-S" a paru en 1806 à Berlin , lorsque se terminait à Madrid celui d'Hervas. Un second volume a suivi en 1809-, l'auteur n'a pas eu la consolation d'achever son entreprise, fruit de trente ans d'études assidues. Un digne suppléant, le savant professeur f^ater, a publié, en 1812, un troisième volume nourri en partie des matériaux d'Adelung 5 en 1816,

( ^5 ) un qualricmeen (k;u\ parties, ctciitiri, un vcjlutne <le suppléniciit. Le ([uatrième traite des langues des deux Aniéri(jues, le troisième de celles de l'Afrique \ les deux premiers de celles d'Asie et d'F.urope , tant, anciennes que modernes ,• comme je n'ai pas le bonheur d'entendre l'idiome allemand , je n'ai pu prendre une connaissance direrle de cet important et curieuK ouvrage : seulement, quelques portions de traductions que je me suis procurées, celle enlr'au- Ires de la préface, que je dois à l'amitié d'un lionorable collègue , M. le comte de La Rothe-Aimon . me permettent d'avoir une idée approximative du plan et de l'esprit de l'auteur. Il diffère d Hervas en beaucoup dcpoints, surtouten indépendauced'opinions : il a coruiu quelques parties du livre espagnol , mais non pas toutes ; il envisage son sujet, moins sous le point de vue historique , que sous l'aspect philosophique et grammatical ; il s'applique surtout à étudier les opérations de l'esprit humain dans la construction du langage , dans ce que l'on appelle syntaxe , ordre et disposition des idées. Quoique protestant, il ne se tient point lié par la Bible, ni par les récits delà tour de Babel. L'étendue de son instruction excite Tétonnement-, la droiture de son esprit et de son intention inspire le respect. Il est naturel que sur des sujets si divers , il y ait quelques parties faibles -, l'on ne pourrait guères se permettre une traduc-

tion littérale de ce livre , quelquefois diffus , et surtout dans les deux pieiuiers volumes: mais ce serait un grand service rendu à

noire littérature , que d'en publier un volumineux extrait.

Il me reste à observer qu'il partage avec tous ceux de son genre, un défaut, un vice radical qui a jusqu'ici entravé la science , et qui , s'il n'est coriigé , empêchera son perfectionnement. Ce vice consiste en ce que les vocabulaires de tant de nations diverses , recueillis par des Européens , ont été soumis à un même système de lettres , qui néanmoins n'ont point les mêmes valeurs 5 de-là , il est résulté qu'un même vocabulaire , par exemple le chinois , le malais, l'arabe, le mexicain, etc. , se présente à notre lecture sous des formes tout-à-fait différentes, selon qu'il a été transcrit par un écrivain anglais ou italien ou allemand ; les mots deviennent surtout méconnaissables, si , par un cas fréquent , ils se composent de prononciations inusitées dans la langue du copiste ; car alors , pour les exprimer, ce copiste a tantôt imag^iné , tantôt emprunté de son propre alphabet , des combinaisons de lettres qui aggravent la confusion.

Par exemple , les Arabes ont une consonne appelée djim , qui vaut notre dj \ les Allemands , qui n'ont point notre ja^ ont imaginé de rendre l'arabe par dsch , ce qui donne quatre lettres pour une , sans exprimer , ou plutôt en dénaturant la vraie prononciation. Il en résulte, que pour peindre le mot arabe djahs , une bête de somme, ils écrivent dschahhsch, c'est-à-dire, dix lettres pour cinq, ou plutôt pour quatre , avec une file vraiment ridicule de let-

( 37 ) très h. Leurs voyngcurs nous sont inintelligibles en mots géographiques et patronimiques : ils peuvent en dire autant de

nous et des Anglais et des Italiens^ par suite de ce vice, le Pater noster , qui en hébreu , en syriaque, en arabe , en éthiopien , a réellement des mots et des prononciations exlrèniemcnt ressemblantes , oflfre dans les transcriptions des savans Polyglotes , une véritable confusion de Babel.

Pour remédier à ce vice capital , j'ai depuis vingtcinqans proposé et poursuivi un système d'ortographe dont j'ai discuté les principes , et démontré les nombreux avantages dans mes deux traités de la simplification des langues orientales, et de l alphabet européen appliqué aux langues asiatiques. Les principes sur lesquels mon système est fondé, sont aujourd'hui reconnus pour aussi solides, aussi clairs que ceux de l'algèbre; mais leur application, et l'emploi des lettres nouvelles que je n'ai pu me dispenser de proposer , sont , et seront combattus par les anciennes habitudes , jusqu'à ce que le temps ait amené des habitudes nouvelles dans nue nouvelle génération,

INLiintenant , Messieurs , si vous désirez que je résume les conséquences des raisonnemens et des faits que j'ai eu l'honneur de vous exposer, vous en trouverez plusieurs, je pense, dignes de votre attention, les unes par leur importance, les autres par leur nouveauté. D'abord , si vous considérez d'un côté tout ce que nous avons ignoré jusqu'à notre époque sur les langues en général ( sans parler de ce que nous ignorons encore)*, si vous comparez 'le vastP

 iljéàtre géographique des langues -ci-devant incoiïiiues , à l'élroile sphère de ceUes où nous n'avons cessé de rouler , vous penserez qu'il ne suffît plus de savoir le grec et le latin pour i^aisonner sur la philosophie du langage, pour bâtir de ces théories que ion appelle des grammaires universelles ; vous sentirez que

notre exclusive admiration du grec et du latin , n'est qu'un tribut irréfléchi payé par notre enfance à la vanité scholaslique de nos instituteurs, qui veulent tout savoir, et à Torgueil militaire des peuples anciens , qui tinrent pour non existant ce qu'ils ignoraient. Que diiaienl-ils aujoind'hui , ces Grecs et ces Romains si fiers de l(;urs idiomes , issus des dieux comme leurs ancêtres , si nous leur prouvions que leur latin pélasgique , que leur grec soi-disant autoclhone , ne furent (pi'uiKî émanation, qu'un des dialectes de la langue d'une nation scythique dont le siège ou foyer fut la Boukarie, au nord de rindus , et touchant la Baclriane par les quarante degrés de latitude -, que dvi sein de cette nation, favorisée du h beau ciel et d'un i)on sol, et qui vécut à la fois agricole et pastorale, sortirent, à des époques ignorées de l'histoire, des essaims de guerriers , qui, comme on a vu plus tard les Gaulois, comme on a \u ensuite les Tatars de Tamerlan et les Mongols de Tchînguiz-Kan ^ étendirent leurs invasions successives depiiis les plaines du Gange, où leur race persisté, jusqu'aux îles britanniques , où leurs traces s'aperçoivent encore. Depuis cent ans , le langage de cette nation scyihique, retrouvé pas nus sava'is cuio-

( ^^9) péens dans les livres sacrés de Tlivle, sous !»• nom de sanscrit, est de plus en plus reeuiinu pour être la base , nunseuleiiicnt d'une infinité de mots , mais encore du système grammatical d'une foule de langues modernes et anciennes : de pres«jue tous les dialectes actne's de rind.)sl:<n -, deraneien dialecte g.>th et moesoi^o'h. , du vieux teuton ou Deuicha ^ qui fut le Date des Ritmains ; de son dérivé; le plat allemand, d'oii dérivent à leur tour, le liollandais et l'anglo-saKon ; enfin, de î'ancien gri;e lui-même, et de ses collatéraux , letrusqiie et le latin ; de manière que les Pélasgues , si célèbres par leurs migrations ,

ont dû être, comme les Tchi/i^ares (nos Ijoliémiens), une tribu d'origine indo-scylïw , cbassée à ! Ouest par des convulsions guerrières : sins doute ce furent les desccndans de ces. Scythes sanskritiques , qui , sous le nom grec de JMassagètes (éf|uivalant au sanscrit Mciha Sagatai , grands Scythes) , soutinrent contre les Egyptiens le procès d'antiquité nationale dont parle Hérodote : et ce fait, lui seul , rend commun aux Scythes les huit ou neuf mille ans dont les Egyptiens citaient à Solon et à Platon, des preuves que ces hommes célèbres nous attestent être, non des fiibles, mais des faits authenliques portant avec eux leurs preuves.

En résumé, ces Grecs si fiers de leur langue et de leur génie , n'ont été que les cousins-germains des Gètes et des Thraces : la situation géographique a fait la dillerence •, et nos littérateurs dédaigneux , cj[ui repousseraient celle commune origine,

les feraient ressembler à ces parvenus qui méconnaissent leurs parens.

Une seconde conséquence , nouvelle et importante , est que désormais il est prouvé que l'homme seul, par ses moyens naturels , a pu , a dûinvetiter plusieurs langues. Cette vérité résulte des différences tranchantes remarquées entre divers systèmes grammaticaux, dont quelques-uns sont vraiment bizarres. Les savans philologues s'accordent à reconnaître plus de trente idiomes originaux ou langues mères -, or , il suffit qu'une seule langue soit d'in- A'ention humaine, pour conclure que toutes peuvent l'être : dès-lors disparait le besoin que se fit l'ignorance des premiers raisonneurs en ce genre , d'appeler les dieux, les génies à l'éducation primitive de l'homme, et à la suggestion de son langage. Expliquer ce qu'on ne conçoit point par des moyens encore plus inconcevables , est un procédé par trop bizarre ; imaginer que

l'homme puisse réciter subitement des mots dont il n'a ni l'habitude ni le besoin , et qui seraient les signes d'idées qui ne sont pas nées , c'est une autre contradiction qui seule caractérise et les inventeurs et leurs disciples.

Du reste , la création naturelle des langues ne doit point alarmer ceux qui veulent absolument que toutes les races humaines soient issues d'un seul couple primitif: j'avoue que je n'entends pas mieux l'apparition naturelle d'un premier couple que de plusieurs-, mais comme je ne vois aucune utilité morale et pratique à l'une et à l'autre hypothèse , je

demande la permission de rester indifTérent : seulement je remarque qu'en .idmeliant un seul couple primitif, il a pu arriver, par la suite, que queUjuc couple de sourds et muets ait vécu isolé, et qu'il ait produit une race bien conformée , qui aura été contrainte de se faire une langue. Nier la possibilité de cette invention , c'est prétendre que tout ce que l'on ne conçoit pas ne peut exister -, plus je vieillis , moins j'ai cette prétention -, sans sortir du cours des clioses naturelles, il me semble que les lois de l'entendement bumain sufiisent seules à résoudre le problème ; aussi , a-t-il été déjà tenté deux fois de manière à faire espérer un succès final ; une première fois par le président de Brosses, en son traité de la Foinialion mécanique des langues (i) •, une seconde fois par l'auteur écossais , lord Munboddo , en son essai sur l'origine et les progrès du langage ,• ce second ouvrage a sur le premier ce grand avantage , que Munboddo ne s'est pas restreint à la méthode didactique , connue l'a fait de Brosses ; mais il a nourri ses raisonneniens d'une foule d'observations et d'anecdotes curieuses, fournies par les voyageurs et les historiens sur les peuples sauvages et les individus trouvés solitaires dans les

bois : de manière que sa théorie prend un coloris animé qui la rend plus persuasive : Munboddo prouve par des faits que l'homme solitaire n'a ni motif ni moyen de

()} Publié en 1^65 j 2 vol. in-îî. \ oyez chap. 0, tom. i.

narlr>r ; que le langage iiiît seulement tle l'état social : que ses j>renn'ers éléniens soul : i° les ciis ou interjiclions ; 2° les iriiila-tions des biuils naturels , d'où naîl l'onomatopc'e , ou création des mots, sur laquelle vient se gr. iîer la cnnvenliun de prendre un son pour signe d'une idée.

Dès-lors (jue la question de l'origine du langage est explj(|uée , tontes ses subséquentes découlent aisément les unes des autx'es.

Par exemple, celle de raccroissement ou extension d'une langue , n'oiîie pas de diflieulté réelle : l'on conçoit comment, sur un premier cannevas donné, l'espiit humain piolonge de nouvelles lignes dans la direction de celles qui existent -, coiunient , en acquérant des idées nouvelles , il les peint par des mots tirés de la même famille-, comment il combine les anciens mots pour en faire de nouveaux : l'étude des étymologies est démonstrative à cet égard ; les procédés des enfans le seraient également , si au lieu d'eu faire des perroquets, nous les laissions un peu raisonner et parbr d'eux-atèmes.

Une seconde question , l'état stationnaire d'une langue , se conçoit facilement : en eiFet , qu'un peuple vive isolé; qu'il ait acquis une somme d'idées suflisante à ses besoins, à ses habitudes; que parla nature de son gouvernement il ne puisse étendre la sphère de ses connaissances : chez un tel peuple, la langue pejit subsister des siècles sans avan<:er ni reculer ; j'en fournirais des

exemples au besoin. Cet état slalionnaire et limité , est bien plus lépanda

qu'on ne pense ; il a lieu chez presque tous les peuples nionlaguarcls , chez h;s [x-nples pasteurs, s'ils peuvent se préserver de guerres exierncs -, eniin chez les nations même civilisées , et cila dans les classes et professions où U' temps de Ihomme et de la famille est absorbé par les soins de la subsistance ; ces classes ne connaissent de la langue nationale , que la portion qui leur est nécessaire : amenez un paysan , un ouvrier , dans nos assemblées scientiilqucs , vous verrez combien de mots ils ne comprentKMit pas-, laites-les suivre un raisonnement ou une narralion , vous verrez qu ils n'ont pas Tusage de plusieurs modes et temps de nos verbes. On se fait illusion , lorsqu'on parle des nations comme de corps sociaux homogènes à la manière des corps physiques ; elles ne sont que des confédérations de peuples didéftns , qui sous le num de riches, de pauvres , de propriétaiies , de prolétaires , d'oisifs , de laborieux, ont des sphères d'idées, et par conséquent des dictionnaires de mots irès-ditrérens. Nous qui en faisons un, ne sentons-nous pas à chaque instant, qu'à côlé de nous il en existe d'autres relatifs aux arts, aux sciences , aux métiers, tous faisant partie de l'idiome français, et qui cependant nous sont plus ou moins étrangers.

Une troisième question, celle de l'altération d'ime langue , veut être divisée en deux branches.

L'altération par le mélange des mots étrangers : c'est l'efi'etdes guerres , des invasions , du comtuerce. Ce mal vient de l'extérieur.

L'allératioli par ramaigrissement , l'appaurriss^iment , c'est-à-dire , par l'oubli ou le non emploi des expressions et des tournures élégantes, par l'introduction de termes et de tournures triviales , de mauvais goût , de peu de justesse 5 ce mal vient de l'intérieur.

L'altération par mots étrangers , effet des invasions, des conquêtes , est trop clair pour s'y arrêter 5 elle est plus ou moins grande, selon l'affinité où la dissemblance des deux langues qui se mêlent ; elle devient totale , si leur construction grammaticale est diverse , c'est-à-dire, si l'exposition des idées marche dans un ordre différent. Ce cas amène des décompositions du langage existant, d'où sort un langage nouveau, mixte de ceux qui précèdent. Notre langue française en a fourni un exemple trèsinstructif , depuis que l'un de nos savans et ingénieux confrères (i) a démontré sa formation de toutes pièces, par un travail fait pour servir de modèle.

L'altération par appauvrissement intérieur, s'explique aisément par un exemple :

Lorsqu'en 1789 la nation française concourut par toutes les classes qui la composent , à nommer ses leprésenlans dans l'assemblée dite Constituante, les lois et les harangues , pendant trois ans , parlèrent îé français le plus noble et le plus correct. La Cou-

(1) M. Raynouard , dans ses Recherches sur l'origine et la formation de la Langue Romane, etc. (Chez Firmin Didot , rue Jacob. )

(45) vention succéda : vous savoz quel langage parlèrent alors les harangues et les lois? Pourquoi cette dillérence? parce que ,

dans le premier cas , le langage fut celui des classes cultivées et lettrées -, tandis que dans le second, il fut celui des classes qui ne connaissaient que le dictionnaire des besoins. Les choses furent au point , que Ton dut parler au mauvais style, comme l'on dut porter un mauvais habit de sans-culotte.

Les éternels Romains , que ramène sans cesSe notre éducation de collège, vont me fournir un autre exemple :

Dans l'origine , ce peuple est un mélange d'hommes bannis des divers Ktats de l'Italie , sur un mauvais sol volcanique que personne n'envie -, ils ont un langage où domine le grec mêlé de mots gaulois, phéniciens , teutons , introduits par les guerres et le commerce ; ce langage s'amalgame , s'identifie par la communauté d'habitude entre ceux qui s'en servent; il s'augmente d'une génération à l'autre en proportion des idées nouvelles -, Rome s'agrandit, rassemble une croissante population, qui, parsacoucentration, prend bientôt identité de mœurs et de langage : après la ruine de Cartilage , cette population , débarrassée du souci des guerres, commence à s'occuper de jouissances, à cultiver les sciences et les arts : la langue se polit et s'adoucit ; les prononciations dures deviennent pénibles à des bouches efféminées et délicates : on substitue les consonnes douces aux fortes. On dit : le-^«w«e5 (legiones) pour lekiones j maguistralus poui

mahistratos ,• effu^uiunl pour eocfokiont : dictatori alto pour dictatored altod(^i).

Dans cette population partagée en deux nation* ou factions rivales (les plébéiens et les patriciens) , leurs forces respectives balancé(>s , mettent chaque citoyen dans le cas d'exprimer librement ses sentimens, ses pensées : cette liberté donne aux expres-

sions de l'énergie, de l'étendue; le besoin de persuader perfectionne l'art de présenter les idées -, l'homme devient éloquent parce qu'il est libre ; la langue acquiert son maximum de perfection ; l'esprit produit ses chefs-d'œuvre. Bientôt survient un changement dans l'état des choses et dans la forme du gouvernement : les riches se sont unis pour oppi'imer, ils se divisent pour régner. Du sein des rivaux s'élève un maître ; Rome tremble devant Z'/wjjeralor entouré de soldats licteurs ; les courages ont été brisés par les proscriptions -, la terreur est maintenue par les délations. Que deviendra le langage? l'homme n'a plus de sentimens généreux à manifester, plus d'idées hardies ou justes à émettre 5 ses expressions vont devenir incertaines, timides, tortueuses , même fausses et menteuses -, ses phrases seront maniérées , embarrassées •, son slyle n'aura de couleur que pour l'adulation et le panégyrique : on croira la langue appauvrie , ce sera le cœur et l'esprit. Les Barbares viendront \ leur langage se

(i) Vieux latin de la deuxième guerre punique.

( 4; ) mêlera au latin , la confiisioii suivra , et ce ne sera qu'avec le lenips que Tou voira iiaitre un amal-aïuo nouveau et bizarre.

Une dernière question , celle de la disparition , de la perte totale d'une langue , trouve un exemple singulier dans le récit d'un voyageur que je crois Pallas : deux hordes tartares étaient en guerre ; l'une surprit l'autre, elle extermina tous les iii.àlt s, et gaida seulement les petits enfnnsellesfenimes, c<jmnie un moyen d'accroître promptemeut sa population ; les femmes des vaincus ne surent ou ne vouliuent pas apprendre la langue de leurs maîtres ; les en (ans qui naquirent, élevés dans la langue des nières , la conservèrent de préférence , et par un cas singulier, la

langue des vaincus supj)lanla, en deux générations , la langue des vainqueurs.

Mais il est bien temps de terminer ces considéralions tracées à la hôte ; je pense avoir prouvé que l'étude des langues fut à peu près nulle chez les anciens ; que chez les modernes elle a d'abord été remplie de préjugés et d'erreurs : qu'elle n'a commencé d'être réellement philosophique , c'est-à-dire , conforme au sens droit et à l'indiralion des faits , que depuis "un siècle : que de nombreux matériaux se trouvent enfin rassemblés 5 mais qu'il reste encore beaucoup à faire pour en construire un édifice régulier qui nous présente la théorie et la pratique , s'appuyant et s'expliquant réripro([uement ; enfin , comme dans l'écrit même que j'ai l'honneiu' de vous soumettre, je ne puis me dissimuler quelques lacunes,

( 48 ) «t que je dois y soupçonner d'involontaires erreurs, il devient une nouvelle preuve de cette inexpérience nationale dont nous devons nous faire le reproche, relativement à celle branche de connaissances : heureux s'il devenait un motif d'émulation , et si l'Académie française en prenait occasion j|^e délibérer sur les moyens de répandre parmi nous l'élite , ou du moins les principaux résultats des ouvrages qui honorent et enrichissent l'esprit de nos voisins.

## Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/discourssurltu00volnuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.